succédaient à tour de rôle : des courtisans et des moines, singulier mélange! — Mais ici la prostituée de Babylonne[15] s'est bâti un palais où elle brille d'une telle splendeur, que les hommes oublient le sang qu'elle a versé, et s'inclinent devant la pompe dont le Crime se décore.

XXX.

A travers des vallons fertiles, des collines pittoresques (ah! que ne sont-elles habitées par une race d'hommes libres!), parmi des sites délicieux, où partout la vue est charmée, Childe-Harold dirige ses pas. Que les hommes amis d'un lâche repos regardent les voyages comme une folie, et s'étonnent qu'on déserte son fauteuil pour faire une route fatigante et parcourir de longues, bien longues distances, n'importe! il est doux de respirer l'air des montagnes; il y a là une source de vie que ne connaîtra jamais l'Indolence.

XXXI.

Les collines blanchissent et décroissent dans le lointain, et des vallées moins riches, moins accidentées, se déroulent aux regards. Aussi loin que la vue peut s'étendre, apparaissent à l'horizon les domaines de l'Espagne, où les bergers font paître ces troupeaux dont la riche toison est si connue de nos commerçants. Ici, il faut que le pasteur s'arme pour défendre ses agneaux. L'Espagne est envahie par un ennemi redoutable; chacun doit se protéger soi-même, ou subir les maux de la conquête.

XXXII.

Sur la frontière de la Lusitanie et de l'Espagne, sa sœur, que pensez-vous qui sépare les deux Etats rivaux? Est-ce le Tage qui interpose son onde puissante entre ces deux nations jalouses? ou de sombres montagnes élèvent-elles leurs barrières menaçantes? ou bien y a-t-il un mur de séparation semblable à la célèbre muraille de la Chine? Point de mur de séparation, point de rochers sourcilleux, point de sierras hautes et sombres semblables à celles qui séparent l'Espagne de la Gaule;

XXXIII.

Mais, entre les deux pays, un ruisseau à l'onde argentée se glisse en silence; c'est à peine s'il a un nom, et cependant ses rives verdoyantes servent de barrière à deux royaumes rivaux. Là, le berger, tranquillement appuyé sur sa houlette, regarde d'un œil indifférent cette onde qui coule paisible entre des ennemis acharnés : car ici le paysan est aussi fier que le duc le plus noble, et le laboureur espagnol sait toute la distance qui le sépare de l'esclave lusitanien, vil entre les plus vils [16].

XXXIV.

Non loin de cette limite imperceptible, la sombre Guadiana, si renommée dans les anciens romanceros, roule, en murmurant, ses tristes et vastes ondes. Autrefois elle vit s'accumuler sur ses rives d'innombrables légions de Maures et de chevaliers couverts d'éclatantes armures; là s'arrêtèrent les guerriers les plus agiles; là succombèrent les forts; là roulèrent, confondus dans les flots ensanglantés, le turban du musulman et le casque du chrétien.

XXXV.

O belle Espagne! sol glorieux et romantique! où est cet étendard que déploya Pélage alors que le perfide père de Cava[17] appela dans sa patrie les bandes qui teignirent du sang des Goths les eaux de ses montagnes? Où sont ces bannières sanglantes qui, au temps jadis, déployées sur la tête de tes enfants, flottaient victorieuses au souffle des vents, et refoulèrent enfin les dévastateurs sur leurs propres rives? Oh! combien dut briller la croix, et le croissant pâlir! de quels gémissements les mères de la Mauritanie durent faire retentir les échos de l'Afrique!

XXXVI.

Tes chants populaires ne sont-ils pas remplis de ces glorieux récits? Et voilà, en effet, la plus grande récompense que peut espérer le héros. Quand le granit tombe en poudre, que les témoignages de l'histoire viennent à manquer, la complainte d'un paysan supplée aux annales douteuses. Orgueil! détache tes regards du ciel pour les reporter sur ton

propre domaine! vois comme la renommée des puissants va se réfugier dans une chanson! Les livres, les colonnes, les monuments ne peuvent-ils immortaliser ta grandeur? faut-il donc que tu te confies au langage naïf de la tradition quand la flatterie est morte avec toi et que l'histoire te calomnie?

XXXVII.

Éveillez-vous, fils de l'Espagne! éveillez-vous! aux armes! c'est la Chevalerie, votre ancienne divinité, qui vous appelle; elle ne porte point, comme autrefois, sa lance altérée; elle n'agite pas dans l'air son panache rouge; elle vole aujourd'hui à travers la fumée des tubes enflammés, et tonne par la voix de l'airain mugissant; à chaque détonation elle s'écrie : « Éveillez-vous! aux armes! » Répondez! sa voix trouvera-t-elle moins d'échos que jadis, quand son chant de guerre retentissait sur les rivages de l'Andalousie.

XXXVIII.

Silence! n'entendez-vous pas résonner la terre sous les pas des coursiers? n'est-ce pas le bruit du combat qui arrive à votre oreille? ne voyez-vous pas ceux que frappe le sabre ensanglanté? Courez! courez sauver vos frères avant qu'ils tombent sous les coups des tyrans et de leurs esclaves. L'air est sillonné des feux redoutables du trépas; chaque décharge, répercutée de roc en roc, annonce que des milliers d'hommes ont cessé de vivre. La mort vole sur les ailes d'un aquilon de soufre; le Génie des batailles, rouge de sang, frappe du pied la terre, et les peuples ont ressenti la commotion.

XXXIX.

Voyez-vous le Géant debout sur la montagne, étalant au soleil sa sanglante chevelure? Les foudres de la mort étincellent dans ses mains ardentes: son regard brûle tout ce qu'il fixe; ses yeux, tantôt roulant dans leur orbite, tantôt immobiles, lancent au loin des éclairs; et à ses pieds d'airain est couchée la Destruction, observant les calamités qui s'accomplissent : car cette matinée verra le choc de trois nations puissantes, et le sang qui va couler sur ses autels réjouira sa vue.

XL.

Par le ciel! c'est un beau spectacle pour celui qui n'a là ni ami, ni frère, de voir se mêler toutes ces écharpes brillantes, et l'éclat des armes étinceler dans l'air! Voyez ces limiers de la guerre qui ont quitté leur tanière, allongeant leurs griffes et hurlant pour leur proie; tous prennent part à la chasse; mais bien peu au triomphe. La part la plus belle sera pour la tombe, et le Carnage, dans sa joie, peut à peine compter le nombre des combattants.

XLI.

Trois nations se réunissent pour offrir ce sanglant sacrifice; trois langues élèvent vers Dieu d'étranges prières; trois brillants étendards se déroulent sur le fond azuré du ciel; les cris sont: France! Espagne! Albion! victoire! L'ennemi, la victime, l'allié généreux qui combat pour tous et combat toujours en vain, se sont donné là rendez-vous — comme s'ils ne pouvaient attendre la mort dans leurs foyers — pour nourrir les corbeaux sur la plaine de Talavera, et fertiliser la terre que chacun d'eux veut conquérir.

XLII.

C'est là qu'ils pourriront, jouets glorieux de l'Ambition! Oui, la Gloire élève le gazon qui recouvre leur argile! Vain sophisme! voyez en eux des instruments brisés, que les tyrans sacrifient par myriades quand ils osent paver de cœurs humains leur criminelle voie pour arriver — à quoi? — à un rêve. Les despotes connaissent-ils un seul lieu où leur domination soit volontairement consentie? Y a-t-il un coin de terre qu'ils puissent dire à eux, sauf celui où leurs os tombent enfin pièce à pièce?

XLIII.

O Albuera! glorieux champ de douleur! pendant qu'en parcourant ta plaine le pèlerin pressait les flancs de son cheval, qui eût pu prévoir que bientôt tu servirais de théâtre à la lutte sanglante des deux armées rivales? Paix aux morts! puissent la palme du guerrier, les pleurs de la victoire, immortaliser leur récompense! Jusqu'à ce que d'autres lieux soient témoins d'autres funérailles, ton nom, Albion, réu-

nira en cercle la foule attentive, et les chants du peuple te décerneront une renommée passagère[18].

XLIV.

C'est assez parler des favoris de Bellone; qu'ils s'amusent à jouer aux hommes et échangent la vie contre la gloire, cette gloire ne ranimera pas leur cendre, bien que des milliers d'hommes périssent pour illustrer le nom d'un seul. Ce serait vraiment dommage de leur dénier l'objet de leur noble ambition, à ces heureux mercenaires qui croient servir par leur mort la patrie dont leur vie eût peut-être fait la honte, qui auraient succombé dans quelque sédition domestique, ou, brigands obscurs, auraient suivi une carrière de vol et de rapines.

XLV.

Harold continua rapidement sa route solitaire jusqu'aux lieux où Séville élève fièrement son front indompté[19]. Elle est libre encore, cette proie convoitée des envahisseurs! Hélas! le temps approche où la conquête posera dans son enceinte son pied farouche, et souillera de son passage ses élégants édifices. Heure fatale! il faut subir sa destinée quand la destruction triomphe et que tout cède à ses hordes affamées; autrement Ilion et Tyr seraient debout encore, la vertu serait toujours victorieuse, et le meurtre cesserait de prospérer.

XLVI.

Mais, insouciante de l'heure qui s'approche, Séville ne s'occupe que de chants, de banquets et de fêtes; le temps s'écoule au milieu des joies les plus étranges, et le cœur de ces patriotes ne saigne pas des blessures de la patrie. Ce n'est pas le clairon de la guerre qu'on entend, mais la guitare de l'amour. La Folie y domine en souveraine; le Libertinage, aux yeux jeunes, poursuit ses promenades nocturnes; et au milieu des crimes silencieux des capitales, le vice s'attache jusqu'au dernier moment à ces murs près de s'écrouler.

XLVII.

Il n'en est pas de même de l'hôte des champs; il se cache

avec sa tremblante compagne et n'ose aventurer trop loin ses regards, de peur de voir sa vigne ravagée et flétrie sous le souffle brûlant de la guerre. On n'entend plus, à la clarté propice d'un beau soir, le joyeux fandango agiter ses castagnettes. O monarques! si vous pouviez goûter les plaisirs que vous troublez, vous n'iriez pas affronter les fatigues de la gloire; la voix triste et discordante du tambour se tairait, et il y aurait encore, pour l'homme, du bonheur ici-bas.

XLVIII.

Quels sont maintenant les chants du robuste muletier? Est-ce, comme autrefois, la romance d'amour ou le cantique pieux qui charme les ennuis de la route, pendant que les clochettes de la mule font entendre leur pittoresque tintement? Non, il ne chante plus que *Viva el rey*[20]! et ne s'interrompt que pour maudire Godoy, l'imbécile roi Charles, et le jour où la reine d'Espagne vit pour la première fois le jeune homme aux yeux noirs, et où la trahison sortit rouge de sang de son lit adultère.

XLIX.

Sur cette plaine longue et unie, bordée de rocs sourcilleux où vous voyez s'élever ces tours mauresques, l'empreinte du fer des coursiers a déchiré le sein de la terre, et le gazon noirci par les flammes annonce la présence de l'ennemi sur le sol de l'Andalousie. Ici étaient le camp, les feux du bivouac et les postes avancés; ici le paysan intrépide a pris d'assaut le nid du dragon; il vous fait remarquer ce lieu d'un air triomphant, et vous montre ces rochers tant de fois perdus et repris.

L.

Tous ceux que vous rencontrez sur la route portent à leur chapeau la cocarde rouge[21]; vous reconnaissez à ce signe qui vous devez accueillir et qui éviter. Malheur à quiconque se montre en public sans cet infaillible signe de loyauté! Le couteau est effilé, le coup est prompt; et triste serait la destinée des soldats gaulois, si le poignard perfide caché sous

le manteau, pouvait émousser le tranchant du sabre ou dissiper la fumée du canon.

LI.

A chaque détour dans les morénas sombres, les rochers supportent des batteries meurtrières, et aussi loin que la vue peut s'étendre, l'obusier des montagnes, les chemins coupés, les palissades hérissées, les fossés inondés, le postes militaires occupés, la sentinelle vigilante, les magasins cachés sous le roc, le coursier abrité sous le chaume, les boulets amoncelés en pyramide, la mèche toujours allumée[22],

LII.

Tout annonce ce qui va se passer. Mais celui qui, d'un signe de tête, a jeté bas de leur trône des despotes moins forts que lui, s'arrête un instant avant de lever le bras; il daigne accorder un moment de répit: bientôt ses légions vont s'ébranler et balayer ces obstacles; il faut que l'Occident reconnaisse le Fléau du monde. Espagne, oh! malheur, malheur à toi quand le vautour gaulois, déployant ses ailes, prendra son essor, et que tu verras tes fils précipités en foule au séjour du trépas!

LIII.

Et faut-il donc qu'ils périssent? que la jeunesse, le courage, l'honneur, succombent pour assouvir la fatale ambition d'un chef orgueilleux! Eh quoi! point de milieu entre la soumission et la tombe? entre le triomphe du brigandage et la chute de l'Espagne? La Puissance Suprême que l'homme adore l'a-t-elle donc ordonné ainsi? est-elle sourde aux supplications des victimes? tout sera-t-il donc inutile: l'héroïsme des vaillants, les conseils des sages, le dévouement des patriotes, l'habileté des vieux guerriers, l'ardeur de la jeunesse, le cœur d'acier de l'âge mûr?

LIV.

Est-ce donc pour cela que la jeune Espagnole a saisi le glaive, alors que, suspendant aux saules sa guitare muette, dépouillant son sexe et s'armant d'audace, elle a entonné le chant des batailles, et pris place dans les rangs des guerriers? Elle qui pâlissait à la vue de la moindre blessure, que le cri de la chouette faisait tressaillir d'effroi, elle contemple d'un œil tranquille les baïonnettes hérissées, l'épée flamboyante; et sur les cadavres encore chauds elle s'avance, Minerve intrépide, où Mars lui-même craindrait de la suivre.

LV.

Vous qu'émerveillera le récit de son histoire, oh! si vous l'aviez connue en des temps plus doux, si vous aviez vu son œil noir briller à travers le noir tissu de son voile, si vous aviez entendu dans le boudoir sa voix joyeuse et légère, contemplé ses longs cheveux qui défient l'art du peintre, ses formes enchanteresses, sa grâce plus que féminine, vous n'eussiez pu croire qu'un jour les tours de Sarragosse la verraient regarder en face le Danger à la tête de Méduse, et lui sourire, éclaircir les rangs de l'ennemi, et guider les guerriers au chemin périlleux de la gloire.

LVI.

Son amant tombe; — elle ne verse point d'inopportunes larmes. Son chef est tué; — elle le remplace au poste fatal. Ses concitoyens fuient; — elle arrête leur lâche retraite. L'ennemi recule; — elle marche à la tête de ceux qui le poursuivent. Qui mieux qu'elle apaisera les mânes d'un amant? qui mieux qu'elle vengera le trépas d'un chef? Voyez-vous la jeune fille relever le courage abattu des guerriers? la voyez-vous fondre sur l'ennemi fuyant, vaincu par la main d'une femme, à l'aspect des remparts qu'il assiége[23]?

LVII.

Pourtant elles ne sont point des Amazones, les jeunes filles de l'Espagne; elles furent créées pour l'amour et ses enchantements. Si, aujourd'hui armées, elles rivalisent avec ses fils et se mêlent à l'horrible phalange, c'est le tendre courroux de la colombe qui frappe de son bec la main étendue pour saisir son époux. En douceur comme en énergie, l'Espagnole surpasse de beaucoup les femmes de certains pays renom-

mées pour leur babil fastidieux; elle a une âme plus noble, et ses charmes égalent peut-être les leurs.

LVIII.

Elle doit être douce la joue dont la fossette indique l'empreinte qu'y laissa le doigt de l'Amour! ces lèvres qui recèlent une nichée de baisers prêts à s'envoler, disent à l'homme que pour les mériter il faut qu'il soit vaillant. Comme son regard est énergiquement beau! Les rayons de Phébus, en caressant sa joue, ne l'ont point fanée; elle est sortie plus fraîche encore de ses baisers amoureux. Qui pourrait, après l'avoir vue, rechercher les fades beautés du Nord? que leurs formes sont pauvres, frêles, pâles et languissantes!

LIX.

Climats que les poëtes se plaisent à vanter, harems de cette contrée lointaine où je fais maintenant[24] entendre ces chants à la gloire des beautés espagnoles qu'un cynique lui-même ne pourrait s'empêcher d'admirer, pourriez-vous comparer ces houris à qui vous permettez à peine de prendre l'air, de peur que le vent ne serve de conducteur à l'amour, avec l'Espagnole aux yeux noirs et brillants[25]? Sachez que c'est dans leur patrie que nous trouvons le Paradis de votre prophète, avec ses vierges célestes aux yeux noirs, et leur angélique bonté.

LX.

O Parnasse[26]! maintenant je te contemple, non avec les yeux insensés d'un rêveur, non dans le fabuleux paysage d'un poëme; mais je te vois, avec ton manteau de neige et sous ton ciel natal, t'élever dans toute la pompe sauvage de la majesté des montagnes. Ne t'étonne pas que j'essaie de chanter en ta présence; et moi aussi, moi le plus humble des pèlerins qui t'ont visité, je voudrais en passant éveiller tes échos, quoique nulle Muse sur ta cime ne déploie aujourd'hui ses ailes.

LXI

Que de fois j'ai rêvé de toi! car qui ignore ton nom glorieux, celui-là est étranger à ce que l'homme a de plus divin. Et maintenant que tu es là sous mes yeux, je rougis de t'offrir en hommage d'aussi faibles accents. Quand je rappelle à ma mémoire le cortége illustre de tes anciens adorateurs, je tremble et n'ai plus que la force de fléchir le genou. Au lieu d'élever ma voix, et de tenter un inutile essor, je te contemple sous ton pavillon de nuages, dans l'extase d'une joie silencieuse, en pensant qu'à la fin je te vois[27].

LXII.

Plus heureux que tant de poëtes illustres que le destin enchaîna dans leur lointaine patrie, foulerais-je sans émotion cette terre sacrée que d'autres idolâtrent sans la connaître? Quoique Apollon ne visite plus sa grotte, et que le séjour des Muses en soit aujourd'hui le tombeau, je ne sais quel doux génie règne encore en ces lieux, soupire dans la brise, habite le silence des cavernes, et glisse d'un pied léger sur cette onde mélodieuse.

LXIII.

Un jour, ô Parnasse! je reviendrai à toi. J'ai interrompu mes chants pour te payer mon tribut; j'ai oublié un moment pour toi, et la terre d'Espagne, et ses fils et ses filles, et son destin, cher à toute âme libre, et je t'ai salué, non peut-être sans verser une larme. Je reprends maintenant mon sujet. — Mais que j'emporte de mon pieux séjour auprès de toi un gage, un souvenir; laisse-moi cueillir une feuille de l'arbre immortel de Daphné, et ne permets pas que, dans l'espérance de celui qui t'implore, les hommes ne voient qu'une vanterie impuissante.

LXIV.

Mais jamais, mont sublime, jamais, quand la Grèce était jeune encore, tu ne vis à ta base gigantesque un chœur de beautés plus brillantes; jamais quand la prêtresse, embrasée d'un feu divin, faisait entendre l'hymne pythique, Delphes ne contempla un cortége de vierges plus dignes d'inspirer les chants d'une lyre amoureuse que ces filles de l'Andalousie, élevées dans la chaude atmosphère des tendres désirs. Oh! que n'ont-elles ces paisibles ombrages dont jouit encore la Grèce, bien que la gloire ait déserté ses rives!

LXV.

Elle est belle l'orgueilleuse Séville! qu'elle soit fière de sa force, de sa richesse, de son antiquité! mais Cadix, qui s'élève plus loin sur la côte, réclame des éloges moins glorieux, mais plus doux. O Vice! que tes voluptueux sentiers ont de charmes! Comment le cœur où bouillonne un sang adolescent, fera-t-il pour échapper aux fascinations de ton regard magique? Serpent à tête d'ange, tu nous magnétises, et tes formes séduisantes se plient à tous les goûts.

LXVI.

Quand le Temps eut détruit Paphos, — Temps maudit, la reine qui soumet tout à son empire doit se soumettre à toi, — les plaisirs exilés cherchèrent pour s'y fixer un climat aussi doux, et Vénus, fidèle seulement à la mer qui fut son berceau, inconstante dans tout le reste, daigna se réfugier dans Cadix et transporter le siége de sa puissance dans l'enceinte de ses blanches murailles. Néanmoins elle n'a pas voulu circonscrire son culte à un seul temple, mais on lui a élevé des milliers d'autels où brille sans cesse la flamme des sacrifices [28].

LXVII.

De l'aube jusqu'à la nuit, depuis le soir jusqu'au moment où l'Aurore étonnée éclaire en rougissant l'orgie de la bande joyeuse, on chante, on se couronne de guirlandes de rose; de nouveaux amusements, des folies toujours nouvelles se succèdent sans interruption. Celui qui séjourne en ce lieu doit dire un long adieu aux sages plaisirs. Rien n'interrompt les fêtes; à défaut de dévotion véritable, l'encens monacal monte seul vers le ciel; l'amour et la prière marchent ensemble, ou règnent à tour de rôle.

LXVIII.

Le dimanche arrive, jour de recueillement et de repos. Comment l'honore-t-on sur ce rivage chrétien? On le consacre à une réjouissance solennelle. Silence! entendez-vous mugir le monarque des forêts? Il brise les lances; ses naseaux aspirent le sang qui jaillit de l'homme et du coursier errassés par ses cornes redoutables; la foule qui remplit

l'arène appelle à grands cris d'autres combattants; la vue des entrailles palpitantes provoque les hurlements d'une frénétique joie : les yeux de la beauté ne se détournent pas, et ne témoignent même point une feinte tristesse.

LXIX.

C'est là le septième jour, le jubilé de l'homme. Londres, tu célèbres autrement le jour de la prière : tes bourgeois s'habillent proprement, tes artisans lavent leur figure, tes apprentis s'endimanchent, et tous vont respirer l'air hebdomadaire. Le fiacre, le whisky, le cabriolet, et jusqu'au modeste gig, sillonnent les faubourgs; on se rend à Hampstead, à Brentford, à Harrow, jusqu'à ce que le rossinante s'arrête épuisé au milieu des brocards des piétons jaloux.

LXX.

Les bateaux de la Tamise promènent les belles attifées de rubans; d'autres préfèrent comme plus sûre la route semée de barrières; ceux-ci gravissent la colline de Richemont; ceux-là partent pour Ware, et il en est beaucoup qui montent jusqu'à Highgate. Ombrages de la Béotie [29], vous dirai-je pourquoi? C'est pour assister au culte de la corne solennelle qui, présentée avec respect par la main du mystère, reçoit les serments redoutables des garçons et des filles; ces serments sont arrosés par d'amples libations, et l'on danse jusqu'à l'aube [30].

LXXI.

Tout pays a ses folies. — Ce ne sont pas là les tiennes, belle Cadix, assise sur le bord de la mer aux flots bleus. A peine la cloche du matin a sonné neuf heures, tes saints adorateurs disent leur rosaire. Leurs prières importunent la Vierge (c'est, je crois, la seule qu'il y ait dans le pays), lui demandant le pardon d'autant de crimes qu'il y a de fidèles qui l'implorent; cela fait, on se rend en foule au cirque; jeunes et vieux, pauvres et riches, chacun prend sa part du divertissement.

LXXII.

La lice est ouverte, l'arène spacieuse est libre; tout

autour sont entassés des milliers de spectateurs; longtemps avant que la première fanfare se fasse entendre, toutes les places sont occupées. C'est là qu'abondent les don, les grands d'Espagne, et surtout les dames, savantes dans la coquetterie du regard, mais toujours humainement disposées à guérir les blessures qu'ont faites leurs beaux yeux. Nul ne peut se plaindre, comme fait maint poëte lunatique, que leur froide indifférence l'ait condamné à mourir des traits cruels de l'amour.

LXXIII.

Le bruit des conversations a cessé; la tête surmontée d'un blanc panache, portant des éperons d'or, armés d'une lance légère, montés sur de fiers coursiers, quatre cavaliers s'avancent en s'inclinant devant les spectateurs, et se préparent à jouter dans cette lice périlleuse; ils portent de riches écharpes; leurs coursiers caracolent avec grâce. S'ils peuvent se signaler dans ce jeu redoutable, les applaudissements de la foule, les regards approbateurs des dames, tout ce qui récompense les actions les plus nobles deviendra leur partage; les fatigues des rois et des héros ne sont pas payées d'un plus haut prix.

LXXIV.

Revêtu d'un costume splendide et d'un éclatant manteau, mais toujours à pied, l'agile matador est au centre de l'arène, brûlant de se mesurer avec le roi des troupeaux mugissants; mais auparavant il parcourt lentement l'enceinte dans toute son étendue, pour s'assurer qu'aucun obstacle n'entravera sa course. Il n'a pour toute arme qu'un dard; il ne combat que de loin; l'homme n'en saurait tenter davantage sans l'aide du coursier fidèle, trop souvent condamné, hélas! à recevoir pour lui les blessures et la mort!

LXXV.

Le clairon a retenti trois fois; le signal est donné; l'antre s'ouvre béant; la foule regarde dans une muette attente. Le puissant animal s'élance d'un bond dans l'arène, promène autour de lui de sauvages regards, frappe la terre d'un pied sonore, mais il ne s'élance pas aveuglément sur son ennemi.

Il tourne à droite et à gauche son front menaçant, comme pour préluder à sa première attaque; il agite au loin sa queue irritée; ses yeux enflammés roulent et se dilatent dans leur orbite.

LXXVI.

Tout à coup il s'arrête; son regard s'est fixé : fuis, fuis, jeune imprudent! prépare ta lance; le moment est venu de mourir ou de déployer cette adresse qui peut encore tromper la fureur de ton ennemi. Les coursiers agiles se détournent à propos; le taureau court en écumant, mais il n'échappe point aux coups qu'on lui porte; le sang ruisselle à flots sur ses flancs. Il fuit, il tourne sur lui-même; la douleur le rend furieux. Le dard succède au dard, la lance suit la lance; ses souffrances s'exhalent en longs mugissements.

LXXVII.

Il revient sur ses pas; rien ne l'arrête, ni les dards, ni les lances, ni les bonds rapides du coursier hors d'haleine. Que peuvent contre lui et l'homme et ses armes vengeresses? Vaines sont ses armes, plus vaine encore sa force. Déjà un courageux coursier est étendu sans vie; un autre est éventré (ô spectacle d'horreur!), et à travers son poitrail sanglant apparaissent les organes palpitants de la vie. Blessé à mort, il se soutient encore malgré sa faiblesse, et, continuant sa course d'un pas chancelant, arrache son maître au péril.

LXXVIII.

Vaincu, sanglant, haletant, la rage du taureau est montée à son comble. Au centre de l'arène, au milieu de ses blessures, des dards attachés à son flanc, des fers de lances brisées, des ennemis hors de combat, il s'arrête immobile. C'est alors que les matadors voltigent autour de lui, agitent le manteau rouge et brandissent le fer fatal; une fois encore il s'élance avec la rapidité de la foudre! Inutile fureur! le manteau se détache de la main perfide, couvre ses yeux farouches. — C'en est fait, — il va tomber sur le sable.

LXXIX.

A l'endroit où son large cou se joint à l'épine dorsale, le